

Moi, fille de Moïse

Michel Lemercier

Volume 40, numéro 1 (235), février 1998

Rose Ausländer : des contrées de fumée noire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31787ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemercier, M. (1998). Moi, fille de Moïse. *Liberté*, 40(1), 84–89.

MICHEL LEMERCIER

MOI, FILLE DE MOÏSE

Il n'y a peut-être pas, dans toute l'œuvre de Rose Ausländer, une seule séquence qui éclate avec plus de fierté que ce: «Ich, Mosestochter...». La vie de cette juive de langue allemande, qui nous a légué un massif encore peu exploré de quelque 2500 poèmes, a été tissée de turbulences et de drames.

Enfance heureuse en un temps où «la terre était encore ronde». À Tchernovtsy, au milieu d'un cercle ésotérique de rabbins, où brillait le mouvement hassidique. Tout un monde de mystères, de mythes et de légendes. Là-bas, entre les Carpates, l'Ukraine, la Bessarabie et la Moldavie, sur les bords du Prut, en Bucovine, jadis florissante province des Habsbourg. Qui changea quatre fois de maître en vingt-neuf ans. Microcosme hétéroclite, singulier, cultivé, où l'on parlait l'ukrainien, le roumain, l'allemand et le yiddish: «quatre langues qui se comprennent et parfument l'air»...

Cette *Heimat* dont la nostalgie ne cessera de harceler sa mémoire:

*(...) Elle chante la Sion des aïeux
elle chante la vieille Autriche
elle chante les montagnes et les forêts de hêtres
de la Bucovine
Une nuit après l'autre
me chante des berceuses*

(...)
ces bois de framboises
au parfum
de bonheur enfui

Sa vie durant, une errante :

Tsigane juive
(...)
les frontières me rejetèrent
vers les Latins, les Slaves,
les Américains, les Germains

Immigrée à deux reprises aux États-Unis, sans réussir à y prendre racine. De retour en Europe en 1939, elle échappe de justesse à l'Holocauste et survit au ghetto. Voyage ensuite beaucoup, ne connaît qu'à 60 ans le succès littéraire, tardif mais continu. Finit par se fixer en Allemagne, où elle passe, en particulier, les dix dernières années de sa vie, grabataire.

En nos temps d'anamnèse collective, nationale et internationale, il n'est sans doute pas déplacé d'évoquer quelques instants privilégiés de son discours poétique, susceptibles de nous éclairer sur la stratégie de sa mémoire de la Shoah. Et s'il en est une dont, après 1945, le flux de mémoire a jalonné l'existence et l'œuvre poétique de balises de sang, sans obsession ni faiblesse, c'est bien Rose Ausländer. Tout porte à croire que, pour elle, le poème, son poème, fut bel et bien le vecteur privilégié du souvenir.

Souvenons-nous en effet que, même aux pires jours du ghetto, il était déjà un signe incantatoire pour, ne fût-ce qu'une heure durant, conjurer l'enfer et rêver de bonheur :

Parée
de l'étoile jaune

*je courais chez des amis
leur montrer
des poèmes de Celan*

*Une heure d'oubli
et de bonheur
avant que les portes
verrouillent nos rêves.*

Plus tard, il est le cri né tout à la fois du désespoir et de l'inconcevable espoir qu'il soit à nouveau pensable d'écrire:

*Mon verbe
est enfant
du désespoir
de l'espérance désespérée
que la poésie
soit encore possible.*

En réalité, c'est le poème qui s'empare d'elle et qui, sans qu'on sache au juste ce qui se passe, subjugué son écriture:

*Mon poème
j'ignore comment
s'adjuge ma plume...*

Au reste, sa démarche poétique est aussi acquiescement, chant funèbre, réponse à l'appel des morts, à la sollicitation des «âmes mortes» qui, pour qu'on ne les oublie pas, réclament d'elle un poème «fidèle» à leur mémoire et qui «torde le cou aux vers» du tombeau.

Nous avons là sans doute quelques-unes, mais quelques-unes seulement, des facettes de ce qui pourrait constituer une approche de la problématique du poème

chez Rose Ausländer. Pour y ajouter une dimension quasi métaphysique qui s'inscrit, mais pas uniquement, dans le cadre de la mémoire de la Shoah, il est impossible de ne pas évoquer ce bijou de poème qui, à mes yeux, définit l'incomparable exigence de son esthétique:

*Si ton poème
n'est pas de cristal*

*tu n'es pas
digne de lui*

*Il le faut de lumière
comme l'amour et les larmes.*

Témoins de mémoire par excellence, ces deux poèmes au laconisme fascinant qui balaient d'un œil rétrospectif ce qu'elle considère comme les temps forts de sa vie: «Je pense» et «Je n'oublie pas».

JE PENSE

*Je pense
à mes parents qui m'ont gâtée
aux jouets aux jeux d'enfant*

*au plaisir et au tourment
de mon premier amour*

*à Venise Lucerne
la Riviera Israël*

*à Hölderlin Trakl
Kafka Celan*

*au ghetto aux convois de la mort
à la faim à l'angoisse*

à l'accident
 au lit pour toujours aux amis
 qui m'abandonnèrent
 et aux autres qui me soutiennent

Je pense à mon corps sans force
 et à la force de l'esprit
 à la magie du verbe
 à l'enchantement de la vie
 la mort qui fait signe
 pense à moi

Tout est dit. La chronologie est respectée du berceau à la mort qui veille et déjà fait signe... L'inouï est que cette infirme célèbre la puissance de la pensée et plus encore la merveille qu'est la vie dont désormais elle ne peut plus jouir...

JE N'OUBLIE PAS

Je n'oublie pas
 la maison de mes parents
 la voix de ma mère
 le premier baiser
 les monts de Bucovine
 la fuite pendant la première guerre mondiale
 le dénuement à Vienne
 les bombes de la deuxième guerre mondiale
 l'arrivée des nazis
 les frissons d'angoisse dans la cave
 le médecin qui nous sauva la vie
 l'Amérique douce-amère

Hölderlin Trakl Celan

l'écriture mon tourment
 l'écriture ma contrainte
 aujourd'hui encore.

La démarche langagière est encore plus économe que dans « Je pense ». Le poème, purement énumératif, privilégie la Shoah à 25 p. cent, au même titre que l'enfance et la jeunesse. Il est remarquable que plus de concision s'accompagne ici, en contrepoint, et ceci par deux fois, d'une tournure antiphrastique, « Je n'oublie pas », qui atténue l'expression en apparence seulement, puisqu'elle n'a, en fait, d'autres visées que d'en maximiser le contenu.

L'incantation du souvenir ne saurait nous surprendre chez celle qu'on entend nous dire, au terme de métamorphoses oniriques dont elle est coutumière, qu'elle renaît en tant qu'être humain « fait de corps et de mémoire ». Ailleurs, dans une énumération jubilatoire, elle célèbre cette mémoire, dont elle a fait une composante essentielle de l'homme, au même titre que tant d'autres merveilles telles que le verbe et les paysages, l'amour et le jeu des astres, la mère et le songe...

Disons, pour conclure, que l'on reste tout ensemble pantois, abasourdi et fasciné par cette vieille femme juive et infirme, à la mémoire obérée de tant de drames et de malheurs, qui trouve encore et toujours le courage de s'écrier :

*La harpe
est mon instrument
Je joue
le chant de la vie...*

Ou bien, de façon plus prégnante encore :

*Moi la survivante
de l'horreur
avec des mots
j'écris la vie.*